

# Comment réenchâter notre relation avec nous-mêmes et au monde ?

OPINION > Cycle Philoma

Telle est la question que nous a posée Mohammed Taleb à l'occasion du lancement du nouveau cycle de l'association Philo & Management ([www.philoma.org](http://www.philoma.org)) début octobre. Ce philosophe algérien se concentre depuis plusieurs années sur les interactions entre économie solidaire, écologie, spiritualité, métaphysique, critique sociale, dialogue interculturel et nouveaux paradigmes scientifiques. Le projet de ce cycle, intitulé « Spiritualité: clé d'un management vivant ? », est d'investiguer en quoi la réconciliation d'un certain nombre d'activités humaines telles que l'économie avec l'imaginaire, la spiritualité, la culture et les mythes est non seulement possible, mais même nécessaire pour que se développent des stratégies opératives pour le bien commun, l'intérêt général, le vivre-ensemble et l'écologie.

**M**ohammed Taleb a rappelé que la problématique du « réenchâtement » de notre relation au monde et à notre vie intime est inintelligible si nous ne l'articulons pas avec celle du « désenchâtement du monde ».

Selon le sociologue Max Weber, le désenchâtement est la marque de la transformation de la société occidentale sous le signe de la « modernité capitaliste ». Le « réenchâtement » revêt donc un contenu susceptible de dépasser cette modernité. Il ne s'agit certes pas de faire l'éloge d'un retour au passé, mais d'inventer

de nouvelles formes d'organisation sociale, de nouveaux modes de structuration de la vie collective et du vivre-ensemble, une nouvelle économie aussi. Comment donc passer du désenchâtement au réenchâtement ? Pour le comprendre, il faut d'abord saisir l'essence du désenchâtement.

## LA RÉIFICATION, NOYAU DU DÉSENCHÂTEMENT CAPITALISTE DU MONDE ?

Modèle de civilisation apparu en Occident, il y a près de cinq cents ans, le capitalisme s'est



imposé à la planète entière, à la faveur d'un processus originel mondial d'accumulation du capital, processus qui se prolonge aujourd'hui à travers la globalisation. Malheureusement, le capitalisme n'est souvent compris que comme système économique. S'il est vrai que la composante économique y est majeure, il ne faudrait pas en faire l'unique dimension. De nombreux analystes (de Marx lui-même à Weber, parmi tant d'autres) ont su mettre en relief, diversement, sa multidimensionnalité. C'est en saisissant les multiples significa-

tions de l'impulsion mortifère du capitalisme que nous pourrions mieux saisir son noyau, sa nature profonde. Ainsi les sociologues et philosophes Michaël Löwy et Robert Sayre conçoivent le 'capitalisme' comme « *un tout complexe à facettes multiples* » autour duquel se développent des « *phénomènes de 'civilisation' qui lui sont intégralement liés: la rationalisation, la bureaucratisation, la prédominance des « rapports secondaires » (...) dans la vie sociale, l'urbanisation, la sécularisation, la « réification ».* C'est cette totalité, dont le capitalisme en tant que mode et rapport de production est le principe unificateur et générateur, qui constitue la 'modernité' ».

Le maître mot, ici, est celui de « réification » ou « chosification ». C'est en elle qu'il convient de situer l'impulsion du capitalisme. Les femmes, les hommes, les peuples, la nature, les valeurs non marchandes (amitié, honneur, honnêteté, sacré, etc.), et la multitude des rapports intimes, interpersonnels, sociaux et écologiques qui se nouent entre eux, doivent être « chosifiés », et cela dans une perspective marchande et utilitariste. Cette chosification est la cause de la crise écologique: l'environnement cesse d'être « nature », « milieu de vie » ou « projet communautaire » pour devenir « ressource ». Réductionniste, cette approche repose sur l'élimination des dimensions qui ne sont pas quantifiables, qui rebelles à l'expertise technoscientifique ou qui n'ont pas d'utilité dans le registre marchand. La réification affecte aussi l'humain, qui devient « homo œconomicus » ou encore « homme unidimensionnel ». Les chosifications de l'environnement et de l'humain sont les deux aspects d'une unique mutilation. Le « désenchantement du monde » renvoie donc à une dimension fondamentale de la civilisation occidentale contemporaine, du capitalisme, et de la modernité: le monde doit être mis en équation, réduit à sa face objective, quantifié. Les voies du logos (raison mathématique, économique, technicienne, logique, statistique,...) deviennent les seules voies praticables afin de donner du sens à notre mode d'être au monde. Le sociologue Jean-Louis Schlegel met en rapport le désenchantement avec la logique mécaniste de la science moderne. Selon lui, dans le monde moderne, les objets « *sont dépouillés de toute aura magique, de tout sens merveilleux, que la nature ou le cosmos, en d'autres termes* » et deviennent ainsi « *un monde d'objets à étudier, à analyser, à classer, à calculer, à mesurer.* » La nature devient alors un grand mécanisme, un

« *un cosmos qui a cessé d'être un monde symbolique, un monde vivant, avec une âme ou des milliers d'âmes, un monde d'énergies aussi.* »

## DÉSENCHANTEMENT ET IDÉOLOGIE MANAGÉRIALE ?

La dérégulation qui se traduit par un démantèlement des services publics, les affrontements entre les entreprises pour maintenir et augmenter leur part de marché, et la financiarisation de la vie économique créent ensemble un climat dont l'une des expressions dans la vie des entreprises est l'idéologie managériale. Celle-ci, en désocialisant les employés et les cadres, en dépolitisant les enjeux auxquels ils font face, les renvoie à la seule sphère personnelle.

**« C'est parce que les employés s'interrogent sur le sens que les manipulations deviennent possibles! »**

Selon cette idéologie, le problème n'est pas le montant sur la fiche de paie, ou les objectifs de l'entreprise: il réside dans le manque d'harmonie de la personne, dans la faiblesse de sa créativité intérieure, dans le souci qu'elle a à s'ouvrir au sacré. On mesure bien tout l'intérêt que les directions d'entreprises peuvent trouver dans l'essor de ces pratiques qui surpsychologisent des situations sociales, parfois explosives. C'est à nouveau l'un des aspects de la chosification et de la marchandisation du monde.

Pourtant, il ne faudrait pas jeter le bébé avec l'eau du bain. La plupart des employés, des cadres, restent bien sûr en quête de sens, se posent des questions essentielles sur leur rôle dans l'entreprise, le rôle de l'entreprise dans leur vie, les valeurs qui les habitent. Mais c'est souvent précisément parce que ces interrogations deviennent plus fortes que les manipulations deviennent possibles. Ainsi, ne pourrait-on pas imaginer un coaching qui romprait avec à la problématique de la « croissance intérieure » (dont la raison d'être est souvent un moyen détourné d'augmenter la croissance

de l'entreprise), qui tendrait enfin la main aux forces de changement, et qui favoriserait un développement personnel solidaire et non plus solitaire ? C'est là tout l'enjeu de ce que Mohammed Taleb nomme un « management social, éthique et organique ».

## POUR UN « MANAGEMENT SOCIAL, ÉTHIQUE ET ORGANIQUE » ?

Explorer ce que pourrait être, par-delà l'idéologie managériale et le désenchantement capitaliste, un « management social, éthique et organique », c'est explorer des idées, des intuitions, des expériences, qui portent sur un autre paradigme de management. Ce paradigme se situe clairement à l'interface entre économie, politique et culture ; l'horizon étant de contribuer à l'émergence d'une économie du bien commun et de la fraternité, d'une politique de la participation citoyenne et de l'égalité, et d'une culture de la liberté et de la créativité.

**Social**, ce management l'est à deux titres:

d'une part, parce qu'il ne repose pas d'abord sur des dirigeants ou des cadres, avec leur seule individualité/subjectivité. Ce management social exprime un leadership collectif et partagé. C'est tout l'enjeu de l'intelligence collective au sein des organisations (entreprises, associations, communes...).

d'autre part, parce que le caractère social de ce management est lié à la finalité de l'organisation. Il est social dans la mesure où les modes d'organisation, les pratiques économiques ou les décisions politiques contribuent au bien commun, à l'intérêt général, avec la justice sociale comme premier marqueur.

**Éthique**, ce management l'est dans la mesure où les valeurs qualitatives (sociales, politiques, culturelles, et même spirituelles) priment authentiquement et sincèrement sur les valeurs quantitatives (notamment marchandes). Si nous soulignons cette dimension d'authenticité et de sincérité, c'est pour dire que ce management ne serait pas éthique si la référence aux valeurs qualitatives relevaient d'un simple plan de communication, d'une valorisation « égoïste » de quelques personnes, ou encore d'une stratégie de captation de marchés... L'éthique, comme les Grecs de l'Antiquité, l'enseignèrent, est une barrière contre ce péril représenté par la démesure, l'hybris.

**Organique**, ce management l'est parce qu'il refuse les termes du « management mécaniste », qui est aujourd'hui le management dominant. Paradoxalement, ce management ne consi- ►



**Mohammed Taleb:**  
 « L'enjeu consiste à développer un management social, éthique et organique. »

dère pas vraiment les organisations comme ce qu'elles sont : des organismes. Un organisme, selon les vues de toute une tradition intellectuelle, de Goethe à Whitehead, est une entité vivante qui dépasse qualitativement les éléments qui la constituent. « Le tout est plus que la somme de ses parties », dit l'adage. Autant l'approche mécaniste réduit et les parties et le tout à une machinerie faite d'objectifs, d'objets et d'objectivation, autant l'approche organique reconnaît qu'une organisation est vivante en tant qu'elle contribue à la fois à son auto-développement et au développement de l'organisation supérieure à laquelle elle appartient. Une entreprise, par exemple, est organiquement structurée lorsqu'elle se maintient et même se développe (jusqu'à un certain point, car il faut faire attention au risque de la démesure) tout en veillant au développement de l'ensemble sociétal où elle est ancrée (et même au-delà à l'humanité).

## RÉENCHANTER : PASSER DE LA QUANTITÉ À LA QUALITÉ ?

Une critique culturelle, éthique et spirituelle du capitalisme peut être un vrai creuset où des

femmes, des hommes et des peuples se rencontrent. C'est là l'un des enjeux du dialogue des civilisations. Il doit absolument échapper à la logique mercantile qui ne fait que diffuser, partout, les mêmes gadgets et les mêmes choses inutiles (des sacs en plastiques pour les ordures aux pesticides et autres engrais chimiques, en passant par les rasoirs jetables). Le dialogue des cultures ne peut pas se faire de façon abstraite. Les civilisations ne sont pas des entités qui naviguent sur les nuages, mais des dynamiques portées par des femmes et des hommes concrets.

La sortie du désenchantement capitaliste, la construction d'une économie fraternelle, solidaire, ne pourra pas se faire sans la réaffirmation de nos subjectivités, sans l'affirmation de nos consciences. Cela suppose un gigantesque travail sur soi afin de déployer les virtualités que nous possédons tous. Si le capitalisme veut généraliser la domination de la quantité, nos actes de résistance, dans le dialogue des cultures, prendront le chemin de la connaissance et de la mobilisation de ce qui à l'intérieur de nous relève de la « qualité » (toutes les valeurs non mar-

chandés). Sans qualité, sans profondeur, sans verticalité, sans exigence, nos rencontres se feront sous le signe du médiocre, d'un spontanéisme superficiel, d'un éloge de la fusion, sous couvert de sentiment, qui ne laisse plus de place à l'autonomie.

La modernité marchande prétend que sa rationalité est le seul mode d'intelligibilité du réel. La résistance de la conscience, l'élan de vie qui traverse, malgré tout, le monde, ne doivent-ils pas nous faire comprendre la vérité de ce mot de Novalis: « La poésie est le réel absolu » ? ●

LAURENT LEDOUX ET MOHAMMED TALEB ✍

---

Mohammed Taleb vient de publier *Nature vivante et Ame pacifiée* (éd. Arma Artis) et *L'écologie vue du Sud* (éd. Sang de la Terre)